

LA PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXXX

Le millionnaire se conforma de point en point à ses instructions. Les choses se passèrent alors de la façon prévue par Ovide. Duchemin avait remarqué de quelle façon était habillé l'homme qu'il filait, et lorsqu'il vit descendre Paul Harmant vêtu du paletot sombre et coiffé du petit chapeau rond, il le prit pour le baron de Reiss.

—Ne bougez pas de là, dit Duchemin à son cocher, l'autre peut partir si bon lui semble, c'est celui-là seulement qui m'intéresse.

Le fiacre d'Ovide s'éloignait déjà rapidement. Le ci-devant Jacques Garaud lui laissa le temps de se perdre au milieu des autres voitures, puis il alla s'installer à une table placée sous les globes de cristal d'une gerbe de becs de gaz. Il faisait face à Raoul Duchemin. Ce dernier ne put contenir une exclamation de colère.

—Je me suis laissé jouer comme un niais ! murmura-t-il. Ces gens-là se sont aperçus qu'on les suivait, et ils ont changé de costume ! Ah ! brigand d'Ovide Soliveau ! Non seulement tout est perdu pour ce soir, mais encore la mèche est éventée ! Ils vont maintenant se tenir sur leurs gardes. C'est clair comme le jour ! Que faire ?

Naturellement la réponse à cette question ne se présenta pas. Duchemin donna l'ordre au cocher de le reconduire rue des Dames. Amanda l'attendait avec impatience. Le jeune homme rentrait l'oreille basse. En le voyant, l'essayeuse de madame Augustine comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle interrogea vivement. Duchemin raconta sa mésaventure. Malgré l'insuccès complet de son associé, la jeune femme ne put s'empêcher de rire.

—Tu trouves ça drôle ! fit Raoul furieux.

—Ma foi, oui. C'est exaspérant, mais c'est drôle.

—Songe donc qu'à cette heure ils se défient, et jamais pareille occasion ne se présentera.

—Qui sait ? Il ne s'agit que d'avoir de la patience.

—Ils prendront leurs précautions.

—Trouve quelque chose d'adroit.

—Quoi ?

—Je n'en sais rien. C'est à chercher. Le gredin à toutes les ruses. Il s'agit d'être aussi rusé que lui.

Duchemin fit un geste de colère.

—Dès demain, je commencerai à épier, dit-il.

—Ça ne servirait à rien. Demain, c'est dimanche, et ils ne se verront pas.

Duchemin et mademoiselle Amanda interrompirent leur conversation pour aller dîner. Paul Harmant avait rejoint chez Brébant, d. ns un cabinet, son complice.

—Eh bien ! crois-tu que j'avais raison ? lui demanda ce dernier.

—Absolument raison.

—Qu'est devenue la voiture aux lanternes rouges ?

—Partie, disparue, dès que j'ai mis mon visage en pleine lumière.

—Donc, mademoiselle Amanda a perdu la piste.

—N'as-tu, vraiment, rien à craindre de cette femme ?

—Je t'ai déjà répondu de façon négative. Elle devrait se souvenir que j'ai dans les mains une arme terrible contre elle, une arme qui peut la perdre. Donc, ne te préoccupe point de cela et dinons.

Les deux misérables se mirent à table et firent honneur avec un magnifique appétit au menu commandé par Soliveau. Vers minuit ils se séparèrent, tirant chacun de son côté.

Le lendemain, Ovide fit la grasse matinée, ne s'arracha de son lit qu'à grand-peine, et ce ne fut guère avant midi qu'il sortit de chez lui pour aller déjeuner à son restaurant habituel. En attendant qu'on le servit, il jeta un coup d'œil sur les journaux du matin, et y lut un long récit de "l'accident" arrivé la veille, rue Gît-le-Cœur. Seulement, ce récit n'était pas de tout point conforme à la vérité. Le reporter, soit qu'il eût été mal renseigné, soit qu'il eût de propos délibéré poussé au noir sa narration, affirmait qu'outre le jeune garçon inconnu, une porteuse de pain avait été broyée littéralement. Ovide sourit.

—Si le cousin Harmant lit cela, se dit-il, et il le lira, il verra que la besogne était bien faite et qu'il pourra dormir

à présent sur ses deux oreilles ! Décidément mon invention de l'échafaudage était de tout premier ordre, et je l'ai exécutée de main de maître.

Puis, après avoir déjeuné, Soliveau alla passer la journée dans un tripot où depuis quelque temps il avait la veine.

* *

Raoul Duchemin et mademoiselle Amanda étaient dès le matin partis pour Bois-le-Roi. Etienne Castel, suivant la ligne de conduite que nous connaissons, voyageait par le même train, et, descendu à la station, se dirigeait lentement vers l'hôtel du "Rendez-vous des chasseurs," sans se douter que le couple qu'il cherchait marchait à quelques pas devant lui. Rien ne le pressait d'arriver. Le peintre admirait en connaissance les sites pittoresques qui se déroulaient sous ses yeux.

Nous le laisserons à sa contemplation artistique et nous suivrons Amanda et Raoul. Ni l'un ni l'autre, en ce moment, ne pensaient à Ovide Soliveau, baron de Reiss. Ce fut Madeline, la servante de l'hôtel, qui les accueillit.

—A la bonne heure ! fit la paysanne avec un gros rire, voici des braves Parisiens qui n'oublient pas ceux qui les ont bien nourris et bien soignés ! Et cela va-t-il tout à fait bien, monsieur Raoul, depuis le jour que vous avez quitté de chez nous ?

—Quand ce monsieur est-il venu ?

—Il y a juste trois jours. Le lendemain du départ de M. Raoul.

—Voilà qui est extraordinaire ! fit Raoul.

—Ah ! oui, par exemple ! appuya mademoiselle Amanda.

—Comment était ce monsieur ?

—Tout à fait comme il faut, mais pas du tout dans le même genre que monsieur le baron de Reiss, et bien plus causeur que lui. Il demandait des informations à n'en plus finir, et patati, et patata.

—Mais on n'a pu lui donner aucune adresse, s'écria l'essayeuse.

—Faites excuse, celle de monsieur le baron.

—Vous l'aviez donc ?

—Mais certainement, sur le registre de police de madame, où elle est inscrite tout du long.

Amanda dit à demi voix à Raoul :

—Une fausse adresse. Je le parierais.

—C'est mon avis.

Un coup de cloche appela Madeleine, qui dut quitter les deux jeunes gens pour aller à son service.

—Quel est cet homme ? Que peut-il nous vouloir ? murmura l'essayeuse.

—Je n'en sais rien et cela m'inquiète comme tout ce qui est mystérieux et inexplicable. Ce qui saute aux yeux, c'est qu'on nous cherche.

—Bref, tu as peur.

—Un peu.

—Moi aussi. Mais il ne faut pas que cela nous gâte notre journée de plaisir. Allons dire bonjour à la maîtresse de l'hôtel, et commandons notre déjeuner.

A ce moment précis Etienne Castel franchissait le seuil de la grande salle. L'hôtière le reconnut et alla souriante à sa rencontre.

—Vous voilà donc revenu chez nous, monsieur ? lui dit-elle.

—Oui, madame, je viens vous demander à déjeuner.

—Tout de suite, et je tâcherai que vous soyez content. Voulez-vous déjeuner ici, ou dans le jardin ?

—Ici, répondit l'artiste en désignant une table.

—Parfaitement, je vais mettre votre couvert moi-même.

Tout en disposant la nappe, les assiettes, la carafe, etc., l'hôtière demanda :

—Eh bien ! monsieur, avez-vous trouvé, comme vous le désiriez, monsieur le baron de Reiss ?

—Mais, sans doute. Je vous remercie de m'avoir donné son adresse. Et vous, madame, ajouta-t-il, avez-vous entendu parler de monsieur Raoul Duchemin, depuis son départ de Bois-le-Roi.

—Vous connaissez donc monsieur Duchemin ? s'écria-t-elle.

Non, madame, mais j'ai des raisons pour désirer beaucoup le voir, et comme votre servante m'a dit qu'un de ces dimanches il devait venir passer la journée ici, je suis venu de mon côté, à tout hasard, dans l'espoir de me rencontrer avec lui, et je reviendrai chaque dimanche, jusqu'à ce que cet espoir soit réalisé.

—Alors, monsieur, vous avez de la chance, une vraie chance !

—Monsieur Duchemin vous aurait-il écrit pour vous annoncer sa visite ?

—Mieux que ça.

—Il est venu ?

—Oui, monsieur, il déjeune ici en ce moment, et, après une promenade en forêt il y dînera.

—Vous avez raison, madame, je tombe à merveille. Monsieur Duchemin est-il seul ?

—Non, monsieur, il est avec une personne de sa connaissance.

—Mademoiselle Amanda, sans doute ?

—Précisément, une charmante demoiselle.

Etienne Castel eut aux lèvres un sourire joyeux. La maîtresse d'hôtel reprit :

—Si vous le voulez, monsieur je les préviendrai qu'il y a là quelqu'un fort désireux de voir monsieur Duchemin.

—Pas en ce moment, madame. Laissez déjeuner ces jeunes gens. Quand ils auront fini, je vous prierai de vouloir bien leur apprendre ma présence, mais seulement alors...

L'hôtière s'inclina, l'artiste commanda le menu de son déjeuner, et se mit à manger de bon appétit. Une demi-heure plus tard, Madeline, pour les besoins du service, fut obligée de venir au comptoir. En jetant un coup d'œil dans la salle, où plusieurs personnes étaient attablées, elle aperçut le peintre, fit un geste d'étonnement et regarda aussitôt le cabinet où se trouvaient Amanda et Raoul.

—Monsieur, madame—leur dit-elle en entrant comme un ouragan—il est là.

Qui ? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

—Le monsieur qui est venu ici il y a trois jours pour voir



Il vit Jeanne et la reconnut du premier coup d'œil.—(Voir page 351, col. 3)

—Tout à fait bien, oui, ma fille.

LXXXI

—Ah ! monsieur Raoul, on a joliment parlé de vous, ici, depuis trois jours, reprit la servante.

—On a parlé de moi ? répéta Duchemin fort surpris.

—Ah ! je vous en réponds !

—Et qui donc ?

—Un monsieur qui est venu tout exprès pour vous voir, et qui même a paru joliment vexé en ne vous trouvant plus.

—Mon oncle de Dijon, peut-être ? fit Raoul inquiet.

—Oh ! quand à ça, je ne le sais pas. Un homme âgé déjà, avec un ruban rouge à sa boutonnière.

—Dans ce cas, ce n'est pas mon oncle.

—Il tenait absolument à vous voir, il a demandé si on savait votre adresse à Paris, et celle de mademoiselle.

—La mienne aussi ! Il a demandé la mienne ? s'écria l'essayeuse de madame Augustine en devenant très pâle.

—Parfaitement, et puis une autre adresse encore.

—Laquelle ?

—Celle de monsieur le baron de Reiss.